

07412 0001 000

Zentralstelle des
Hamburgischen Kolonialinstituts.

Signatur:

Datum: 12. Nov. 1916

Neue Freie Presse (Wien)

Nr. 18762 vom 12. Nov. 1916

[Der Nobelpreis für Werner v. Heiden-
stam.] Die Nachricht, daß Werner v. Heidenstam,
Schwedens hervorragender Lyriker, der vornehme, richtung-
gebende Essayist und Romanschriftsteller, mit dem Nobelpreis
dieses Jahres für Literatur ausgezeichnet wurde, wird in allen
Kulturinteressen zugewandten Kreisen mit lebhafter Befriedi-
gung aufgenommen werden. Heidenstam zählt zugleich mit dem
frühverstorbenen Gustav af Geijerstam, mit Oskar Levertin,
dem Dichter der „Rokokonovellen“ und Per Hallström, dem
feinnervigen Stimmungsmaler, zu den am schärfsten geprägten
Charakterköpfen des modernen Schweden. Er fühlte sich gleich
Per Hallström bereits zu Beginn seiner Laufbahn von
Malerproblemen auf das innigste angezogen; Heidenstam hat
sich, bevor er sich völlig dem literarischen Wirken zuwandte, in
jungen Jahren selbst als Maler betätigt. Dieser Zusammen-
hang mit der Malerei ist für sein reiches, alle Gebiete des
Ethischen umfassendes Schaffen bezeichnend geblieben: von der
poetisierenden Reiseschilderung bis zur zarten Legende, der
historischen Erzählung und den mächtigen, die Geschichte des
schwedischen Volkes symbolisierenden Prosaepos von Karl dem
Zwölften, dem Helden und Abenteurer. Schon die ersten lyri-
schen Dichtungen, mit denen Heidenstam vor beinahe dreißig
Jahren, damals selbst kaum dreißigjährig, debütierte, fielen
durch die Farbigkeit des Stils, die dazumal noch ungewöhnliche
Vorliebe für die malerische Wendung auf. Diese Sehnsucht nach
Licht und Farbe, nach fernen schimmernden Geländen, nach den
Küsten des Südens und Orients, hat ihn frühzeitig von der
schwedischen Heimat, mit der sein innerstes Wesen dennoch ver-
wurzelt blieb, fortgetrieben und ließ ihn Italien und den Orient
bereisen. Bei dieser, sein eigentliches künstlerisches Wesen
kennzeichnenden Neigung mußte er sich immer deutlicher zum
Gegner der naturalistischen Klein- und Graumalerei entwickeln,
große, farbenhelle historische Fresken mit romantischen Hinter-
gründen wurden sein Gebiet, das er als Meister beherrscht. In
seinen berühmtesten Erzählungen, den „Karolinern“, in
dem lyrischen Roman „Hans Alienus“, den man den „schwedi-
schen Peer Gynt“ nannte, in der gewaltigen Romantrilogie
„Die Folkunger“ — überall tritt die Freude an prunkreichen
historischen Bildern, an romantisch-heroischen Schicksalen her-
vor. Bereits die künstlerische Bedeutung dieser in ihrem
Phantasieüberschwang Selma Lagerlöfs verwandten Werke läßt
die Wahl des Nobelpreiskomitees begreiflich erscheinen. In der
Auszeichnung Werner v. Heidenstams, wie des innig mit der
Musik verbundenen, gleichfalls preisgekrönten Romain Rolland,
liegt aber zugleich die Anerkennung eines bestimmten philo-
sophischen Prinzips. Heidenstam ist ein Dichter der Lebens-
bejahung und Lebenskunst, ein Lobfinger des griechischen Ideals
der Lebensheiterkeit, und nicht zuletzt um dieser vorbildlichen
philosophischen Färbung willen wird man sich dieser Aus-
zeichnung, eben in unseren Tagen, besonders freuen.

Le Temps (Paris)

Nr. *20245* vom *20 Nov.* 1916

HEIDENSTAM

L'Académie suédoise, qui disposait cette année de deux prix Nobel de littérature, a donné l'un à M. Romain Rolland, l'autre à M. Verner de Heidenstam. Mais elle a rendu un meilleur service à celui-ci qu'à celui-là. Le nom de M. Romain Rolland était suffisamment connu, en France et hors de France : les faveurs de l'Académie suédoise ne lui ajoutent point un nouveau lustre, et il semble vouloir s'excuser de les avoir reçues, en annonçant bien vite qu'il distribuera les deux cent mille francs à des œuvres de bienfaisance. M. Verner de Heidenstam n'a pas fait savoir à quel usage il destinait la somme égale qu'il va encaisser, et peut-être la gardera-t-il pour lui, comme c'est absolument son droit : les aubaines de cette importance ne sont pas fréquentes pour les pauvres gens de lettres, et c'est bien le moins qu'ils en profitent, le cas échéant. Mais il n'est pas un écrivain qui, malgré les impôts et la cherté de la vie, ne préfère infiniment la renommée aux écus : c'est même à ce signe que l'on distingue le véritable écrivain du négociant en papier noirci. Or, si M. Verner de Heidenstam avait de chauds admirateurs dans son pays, il faut bien dire qu'en dehors de la Suède il était généralement ignoré du public et même des lettrés. L'Académie suédoise lui a conféré soudain, comme d'un coup de baguette, la grande notoriété européenne et, comme on dit aujourd'hui, mondiale, plus douce au cœur d'un homme de plume que toutes les centaines de mille francs imaginables.

Son nom, hier obscur, devient célèbre, et le restera sans doute, quoique un peu difficile à retenir. Son œuvre va être traduite dans toutes les langues et lue par des milliers de gens qui, la semaine dernière, n'en soupçonnaient pas l'existence. Il n'y a pas si longtemps qu'on a découvert, dans notre Occident, celle d'une littérature suédoise. Ibsen, qui était Norvégien, s'est imposé par un génie exceptionnel. A cause de lui, on tourna les yeux vers les régions scandinaves; et pour ce qui concerne spécialement la Suède, on fit un succès à Strindberg, l'auteur du *Père* et de *Made-moiselle Julie*, qui n'en était point indigne. Ses opinions étaient instables : il passa du naturalisme et du radicalisme philosophique à une espèce de mysticisme; après l'influence de Zola, il subit celle de M. Peladan et de la Rose + Croix; mais à travers ces avatars, il garda du talent, et il ne cessa d'être ni pessimiste, ni surtout misogynne, bien qu'il s'en soit défendu. C'est aussi l'attribution d'un prix Nobel qui nous révéla, il y a quelques années, Mme Selma Lagerlof, qui conte avec beaucoup de charme, et qui aime tant sa patrie, la nature et les enfants. L'invention de la dynamite, source première de cette abondante manne, aura été un bienfait providentiel pour les littérateurs du royaume de Suède, et l'on n'accusera pas l'Académie suédoise d'oublier ses compatriotes.

Il est, d'ailleurs, bien juste que ces pays du nord, aujourd'hui très cultivés, quoique venus un peu

tard à la civilisation, réclament leur place dans la République des lettres, qui est naturellement internationale. Malheureusement, il est déjà malaisé de bien savoir sa langue et absolument impossible de les savoir toutes. Cette nouvelle activité littéraire, qui se manifeste dans presque tous les pays, par suite de la diffusion générale des lumières, nous oblige à étendre nos informations; mais comme aucun idiome ou dialecte local ne disparaît, et comme on inclinerait plutôt à en inventer d'inédits, nous devons renoncer à lire la plupart de ces auteurs dans leur texte original. Cependant il faut les connaître: l'humanité pensante ne peut être divisée et privée de communications par ses douanes linguistiques; elle ne doit point devenir une Babel. Le rôle des traducteurs sera donc de plus en plus considérable et de plus en plus nécessaire. Ils seront les agents de liaison de l'esprit humain. Puissent-ils se montrer exacts et vigilants!

Le sens de l'actualité ne manque assurément pas à celui qui nous donne dès aujourd'hui la traduction d'un ouvrage de M. Verner de Heidenstam: le *Pèlerinage de sainte Brigitte*. C'est un roman historique et hagiographique. On aurait préféré un volume de poésie, puisque M. de Heidenstam est aussi poète. De même, nous attendons toujours l'œuvre capitale du poète suisse Carl Spitteler, son grand poème *Printemps olympique* : pour nous faire prendre patience, on a traduit de lui un roman à saveur de terroir, agréable, mais de moindre envergure. Peut-on se former une idée du talent et de l'œuvre de Heidenstam d'après ce *Pèlerinage de sainte Brigitte*? La préface du traducteur n'ose pas l'affirmer, et nous comptons que d'autres traductions nous mettront à même d'en juger. Mais ce livre est certainement du plus vif intérêt. Heidenstam est-il optimiste comme on nous le dit? Est-ce surtout en cela qu'il se distingue de Strindberg? Cela ne ressort pas nettement de cet unique volume. Mais on y retrouve de la vigueur, de l'éclat, de la psychologie. La sainte Brigitte en question est celle de l'histoire, qui était Suédoise, et partage avec sainte Catherine de Sienne la gloire légendaire d'avoir ramené le pape d'Avignon à Rome. Voltaire, qui était irrévérencieux, mais impartial, mentionne ces deux saintes, au chapitre LXX de l'*Essai sur les mœurs*: il ajoute que Brigitte était la sainte des cordeliers et Catherine celle des dominicains.

Heidenstam, qui est nationaliste, au dire de son traducteur, ne parle que de celle de sa nation : il omet Catherine, les dominicains et même les cordeliers. Mais il fait de sa Brigitte une effroyable fanatique, qui sème par dévotion la souffrance et la désolation parmi ses proches, fourre d'autorité ses filles au couvent, réduit son mari, ses fils et ses gendres au désespoir et à la mort. Un passage atroce est celui où sa fille Karine, fanatisée par elle, détruit par une infâme drogue la beauté de son jeune et frais visage, qui a le tort d'être une occasion de péché. Cette figure de sainte Brigitte est assez sinistre. Le roman de Heidenstam est pourtant moins saisissant que la *Fiancée de Corinthe*, de Goethe, parce que cette inhumanité paraît plus normale chez des nordiques du quatorzième siècle que chez des Corinthiens affinis de l'époque hellénistique. Et vers la fin, Heidenstam semble se réconcilier avec sa

HEIDENSTAM

L'Académie suédoise, qui disposait cette année de deux prix Nobel de littérature, a donné l'un à M. Romain Rolland, l'autre à M. Verner de Heidenstam. Mais elle a rendu un meilleur service à celui-ci qu'à celui-là. Le nom de M. Romain Rolland était suffisamment connu, en France et hors de France : les faveurs de l'Académie suédoise ne lui ajoutent point un nouveau lustre, et il semble vouloir s'excuser de les avoir reçues, en annonçant bien vite qu'il distribuera les deux cent mille francs à des œuvres de bienfaisance. M. Verner de Heidenstam n'a pas fait savoir à quel usage il destinait la somme égale qu'il va encaisser, et peut-être la gardera-t-il pour lui, comme c'est absolument son droit : les aubaines de cette importance ne sont pas fréquentes pour les pauvres gens de lettres, et c'est bien le moins qu'ils en profitent, le cas échéant. Mais il n'est pas un écrivain qui, malgré les impôts et la cherté de la vie, ne préfère infiniment la renommée aux écus : c'est même à ce signe que l'on distingue le véritable écrivain du négociant en papier noirci. Or, si M. Verner de Heidenstam avait de chauds admirateurs dans son pays, il faut bien dire qu'en dehors de la Suède il était généralement ignoré du public et même des lettrés. L'Académie suédoise lui a conféré soudain, comme d'un coup de baguette, la grande notoriété européenne et, comme on dit aujourd'hui, mondiale, plus douce au cœur d'un homme de plume que toutes les centaines de mille francs imaginables.

Son nom, hier obscur, devient célèbre, et le restera sans doute, quoique un peu difficile à retenir. Son œuvre va être traduite dans toutes les langues et lue par des milliers de gens qui, la semaine dernière, n'en soupçonnaient pas l'existence. Il n'y a pas si longtemps qu'on a découvert, dans notre Occident, celle d'une littérature suédoise. Ibsen, qui était Norvégien, s'est imposé par un génie exceptionnel. A cause de lui, on tourna les yeux vers les régions scandinaves; et pour ce qui concerne spécialement la Suède, on fit un succès à Strindberg, l'auteur du *Père* et de *Made-moiselle Julie*, qui n'en était point indigne. Ses opinions étaient instables : il passa du naturalisme et du radicalisme philosophique à une espèce de mysticisme; après l'influence de Zola, il subit celle de M. Peladan et de la Rose + Croix; mais à travers ces avatars, il garda du talent, et il ne cessa d'être ni pessimiste, ni surtout misogyne, bien qu'il s'en soit défendu. C'est aussi l'attribution d'un prix Nobel qui nous révéla, il y a quelques années, Mme Selma Lagerlof, qui conte avec beaucoup de charme, et qui aime tant sa patrie, la nature et les enfants. L'invention de la dynamite, source première de cette abondante manne, aura été un bienfait providentiel pour les littérateurs du royaume de Suède, et l'on n'accusera pas l'Académie suédoise d'oublier ses compatriotes.

Il est, d'ailleurs, bien juste que ces pays du nord, aujourd'hui très cultivés, quoique venus un peu

tard à la civilisation, réclament leur place dans la République des lettres, qui est naturellement internationale. Malheureusement, il est déjà malaisé de bien savoir sa langue et absolument impossible de les savoir toutes. Cette nouvelle activité littéraire, qui se manifeste dans presque tous les pays, par suite de la diffusion générale des lumières, nous oblige à étendre nos informations; mais comme aucun idiome ou dialecte local ne disparaît, et comme on inclinera plutôt à en inventer d'inédits, nous devons renoncer à lire la plupart de ces auteurs dans leur texte original. Cependant il faut les connaître: l'humanité pensante ne peut être divisée et privée de communications par ses douanes linguistiques; elle ne doit point devenir une Babel. Le rôle des traducteurs sera donc de plus en plus considérable et de plus en plus nécessaire. Ils seront les agents de liaison de l'esprit humain. Puissent-ils se montrer exacts et vigilants!

Le sens de l'actualité ne manque assurément pas à celui qui nous donne dès aujourd'hui la traduction d'un ouvrage de M. Verner de Heidenstam: le *Pèlerinage de sainte Brigitte*. C'est un roman historique et hagiographique. On aurait préféré un volume de poésie, puisque M. de Heidenstam est aussi poète. De même, nous attendons toujours l'œuvre capitale du poète suisse Carl Spitteler, son grand poème *Printemps olympique*: pour nous faire prendre patience, on a traduit de lui un roman à saveur de terroir, agréable, mais de moindre envergure. Peut-on se former une idée du talent et de l'œuvre de Heidenstam d'après ce *Pèlerinage de sainte Brigitte*? La préface du traducteur n'ose pas l'affirmer, et nous comptons que d'autres traductions nous mettront à même d'en juger. Mais ce livre est certainement du plus vif intérêt. Heidenstam est-il optimiste comme on nous le dit? Est-ce surtout en cela qu'il se distingue de Strindberg? Cela ne ressort pas nettement de cet unique volume. Mais on y retrouve de la vigueur, de l'éclat, de la psychologie. La sainte Brigitte en question est celle de l'histoire, qui était Suédoise, et partage avec sainte Catherine de Sienne la gloire légendaire d'avoir ramené le pape d'Avignon à Rome. Voltaire, qui était irrévérencieux, mais impartial, mentionne ces deux saintes, au chapitre LXX de l'*Essai sur les mœurs*: il ajoute que Brigitte était la sainte des cordeliers et Catherine celle des dominicains.

Heidenstam, qui est nationaliste, au dire de son traducteur, ne parle que de celle de sa nation : il omet Catherine, les dominicains et même les cordeliers. Mais il fait de sa Brigitte une effroyable fanatique, qui sème par dévotion la souffrance et la désolation parmi ses proches, fourre d'autorité ses filles au couvent, réduit son mari, ses fils et ses gendres au désespoir et à la mort. Un passage atroce est celui où sa fille Karine, fanatisée par elle, détruit par une infâme drogue la beauté de son jeune et frais visage, qui a le tort d'être une occasion de péché. Cette figure de sainte Brigitte est assez sinistre. Le roman de Heidenstam est pourtant moins saisissant que la *Fiancée de Corinthe*, de Goethe, parce que cette inhumanité paraît plus normale chez des nordiques du quatorzième siècle que chez des Corinthiens affinis de l'époque hellénistique. Et vers la fin, Heidenstam semble se réconcilier avec sa barbare héroïne, en sorte qu'on ne sait plus très bien ce qu'il a voulu dire : c'est ce qu'on appelle être objectif. — P. S.

07412 0003 000 117
9

von Heidenstam, W.

Hamburgisches
Welt-Wirtschafts-Archiv

Signatur

11. Mai 1929

Datum

192

Berliner Tageblatt

Nr. 220

* Die Stiftung eines Tierfreundes. Aus Anlass des bevorstehenden 70. Geburtstages des Nobelpreisträgers Werner von Heidenstam wurde dem schwedischen Dichter eine Gabe von 20 000 Kronen überreicht. Heidenstam hat bestimmt, dass aus diesen Mitteln ein Fonds zum Schutze und zur Erhaltung der schwedischen Tierwelt geschaffen werden soll. Der Fonds wird von der königlichen wissenschaftlichen Akademie verwaltet.

f

Der Gründer neuen nordischen Ritterskums

Besuch bei Berner von Heidenstam

ha. Stockholm, im Juni.

Sonderdienst der Weser-Zeitung

Schon damals, als ich zum erstenmal nach Doralid kam, tauchte vor mir schlaglichtartig das Bild des letzten Ritters auf. Der seltsame weiße Bau am Bättern kam mir wie eine Ritterburg vor, obwohl das mächtige eisenbeschlagene Tor und die langen, schmalen Fenster — die eine Seite ist überhaupt fensterlos — auch an ein Kloster erinnern könnten. In der Dämmerung schien es mir, als wenn der Dichter der Karoliner Helm und Panzer trüge. Durch lauschige Wälder führt mich der Wagen, durch wohlhabende und idyllische Stigötadörfer zu dem Dichterheim, das weltabgeschieden auf der Anhöhe am Bätternsee thront. Das Burgtor öffnet sich — ich stehe dem Mann gegenüber, den ich als Dichter, Kulturpersönlichkeit und Mensch am höchsten von allen stelle, die ich im germanischen Norden kennen gelernt.

Berner von Heidenstam hat sich in den fünf Jahren, seitdem ich ihn das letzte Mal besuchte, nicht verändert. Er ist der Alte geblieben — der ewig Junge nämlich, der wie ein Zwanzigjähriger auf die Berge am Bätternsee emporsteigt, der sich wehren und retten konnte, als vor wenigen Monaten ein wilder Stier über den einsamen Dichter herfiel. Ganz besonders aber ist er geistig jung geblieben, er ist geradezu

verjüngt durch die großen Vorgänge der letzten Zeit.

Ich muß an das alte Heidenstamwort „allt är som förr, blott jag är annorlunda...“ (Alles ist wie früher, nur ich bin anders) denken, als der Dichter mich durch sein schönes, stilvolles Heim führt und wir uns in seinem Arbeitszimmer niederlassen. Prüfend schaue ich mein Gegenüber an. Wo habe ich eigentlich das scharf geschnittene Profil mit den grauen buschigen Augenbrauen und der mächtigen Alernase schon einmal früher an ganz anderer Stelle gesehen? Wie Schuppen fällt es mir von den Augen: das Blücherdenkmal. Sind es nicht die Züge des Marschall Blücher, des Fürsten von Wahlstatt? — Wider Erwarten erfahre ich, daß Heidenstam Blücher'sches Blut in den Adern hat. Sein Urgroßvater, der General Ernst von Vegeßack, war ein Neffe des Fürsten Blücher.

Heidenstam — Blücher — Karl XII. — Folke Filbyter — wieder ist mir, als wenn der Bau der Jahrhunderte in sich zusammensänke. Ich sehe Heidenstam vor mir als einen der Getreuen des schwedischen Kriegerkönigs, der mit seiner kleinen Schar das Banner Schwedens durch ganz Europa trug. Doch noch weiter zurück gehen die Gedanken: von der Bibliothekswand schauen die alten Kupferstiche auf uns herab, in der Halle

starret uns die weiße Gipsgestalt Volke Filbyters an, dessen grambeerzerrtes Gesicht — von Carl Milles Meisterhand geschaffen — so unsäglich viel zu erzählen weiß. Immer mehr erkenne ich in dem Manne vor mir eine alte nordische Redengestalt, einen Ritter aus Wikingergegend. Doch vom Mittelalter bis zur Jetztzeit ist der Weg nicht weit. Wir haben von den großen Männern in Schwedens Geschichte gesprochen und sprechen von großen Männern und großem Geschehen im Deutschland von heute. Denn Heidenstam hat nicht etwa die Verbindung mit der Jetztzeit verloren, wenn auch seine Person und sein Schaffen in der Vergangenheit wurzelt. Es mag große und seltene Überwindung dazu gehören, mit einem genialen und von der ganzen Welt anerkannten Schöpferum aufzuhören, wenn man gerade den Höhepunkt erreicht hat. Doch die Tatsache, daß Berner von Heidenstams Leiter seit langen Jahren Verklungen ist und seine Führergestalt weit über den Parteien und dem Gezänk des Alltags schwebend, nicht mehr wie früher hervortritt, ist nicht etwa ein Symptom des Alters; auch in seiner Weltweisheit auf Doralid steht Heidenstam mitten im Weltgeschehen drin.

„Glauben Sie, daß ich ruhig am Schreibtisch sitzen und schreiben könnte, wenn man drunten bei Euch in Deutschland Weltgeschichte macht? Sie dürfen nicht denken, daß ich hier auf Doralid keine Verbindung zu Deutschland habe. Jeden Abend stand ich am Radio und hörte die Reden des Euch von Gott gesandten Führers Adolf Hitler und seiner Mitarbeiter Göring und von Papen. Ich wurde mitgerissen von dem Jubel, der den Worten Eurer Führer folgte.“

Auch in Schweden müssen wir so dankbar sein, daß Euch in Deutschland, wie ich doch von Herzen hoffe, geglikt ist, die bolschewistische Sturmflut zu dämmen. Die ganze Kulturwelt muß Euch dafür dankbar sein. Die nationale Revolution in Deutschland hat mich nicht überrascht — höchstens die Tatsache, daß sie so spät kam. Ich wußte, daß sich Deutschland nicht in Knechtschaft und nationaler Ehrlosigkeit halten lassen würde — ich wußte, daß der Tag der Freiheit nahe war und Adolf Hitler in dem großen 14jährigen Kampf, in dem er Tag für Tag das Banner vorangetragen hat, endlich siegen würde. Ich begrüße diesen Sieg und ich grüße Adolf Hitler.

Es hat immer lange gedauert, bis man große Männer und großes Geschehen richtig verstand. Besonders dort, wo die eigenen politischen Figuren so klein sind, daß man kein Maß für große Gestalten hat — wo man die große Vergangenheit vergessen hat. An die Lügennachrichten,

Wenden!

die auch hier verbreitet wurden, habe ich niemals geglaubt. Natürlich wissen wir auch hier, was eine Revolution bedeutet, wir wissen, daß man eisenhart zugreifen muß und daß besondere Zeiten besondere Maßnahmen rechtfertigen. Aber wir wissen auch, daß Adolf Hitler sich immer selber treu bleibt. Das Ausland darf bei der Betrachtung der deutschen Revolution nicht an Begleiterscheinungen haften, es darf nicht den Blick für das Große, das Wichtigste verlieren; man soll nicht das tritieren, was man nicht versteht oder noch nicht genügend kennt. Wir freuen uns darüber, wie schnell es Euch in Deutschland geglückt ist, die Ruhe und Ordnung wieder herzustellen, und wir bewundern diese Disziplin.

Berner von Heidenstam sucht unter seinen Schriftstücken eines heraus, das er vor mich auf den Tisch legt. Es ist die Ehrenurkunde über die Verleihung der Goethe-Medaille, unterzeichnet mit den martigen, dezimetergroßen Buchstaben Hindenburgs. Die Medaille, die mit dem Schreiben folgte, ist nicht aus Gold — wie viele andere Auszeichnungen, die der Dichter bekommen hat — war nicht begleitet von einem Goldstrom, wie etwa der Nobelpreis. Doch ich weiß, daß Heidenstam die einfache Medaille mit dem Bildnis Goethes — die er als einziger Schwede erhielt — besonders hoch schätzt. Er zeigt auf den Namenszug Hindenburgs.

„Die Kraftgestalt Hindenburg, der schon in seiner Person Stärke und Sieg verkörpert, erinnert mich an manche meiner Heldengestalten — der Kampf, den Deutschland seit dem Weltkrieg führt, an meine Karoliner.“

Von keinem Dichter, von keiner Kulturpersönlichkeit im ganzen Norden hatte ich von Anfang an so viel Verständnis für die Entwicklung in Deutschland erwartet, wie von Berner von Heidenstam. Deutlich tauchen vor mir während des Gesprächs all die unvergeßlichen Szenen aus seinen historischen Werken auf: die 80jährige Gunnel, die bei der Belagerung von Riga neben ihrem Enkel, dem Trompeterjungen, in Männerkleidung mitkämpft und selbst schwer verwundet ihr totes Entelkind zurückschleppt. Der Soldat Bengt Geting, der in Sibiriens Schneefeldern mit einer Rosakenlanze im Leib sein Geschick versucht, sich aber schließlich auf den Musketen seiner Nachbarn im Glib wieder in der Schlachtreihe vorwärtstragen läßt, während der Feldprobst dem Sterbenden ins Ohr flüstert, daß sein letzter Wunsch in Erfüllung gehen soll; das weiße Totenhemd. Ich weiß, daß weitaus das Schönste, was Heidenstam geschaffen hat, seine Gedichte sind und ich empfinde als Nichtschwede die Tragik eines Dichterswerks, das nur einem kleinen Teil der Menschheit zugänglich ist, fühle die Größe des Verlustes für die Weltliteratur, daß gerade die schönsten Heidenstamschen Verse unübersetzbar sind. Aber heute ist es nicht der Lyriker Heidenstam, der mich begeistert, sondern

der vaterländische, heroische Schriftsteller.

Gewiß klingt das Rauschen der schwedischen Wälder und der Wogenschlagen des Vättern auch durch seine Prosawerke hindurch, die doch — auch in der Übersetzung — in ihrer Konzentration, im Fehlen jedes überflüssigen Wortes und in der Verachtung alles Unehelichen monumental, ja als edelster Ausdruck germanischen Denkens wirken. Wer hat so wie Heidenstam die Heimatliebe beschrieben? Ihn, der schon als Jüngling, in die Fremde zog und dort einen großen Teil seines Lebens zubrachte, folgte doch immer die Sehnsucht, ein tragisches Heimweh nach der nordischen Scholle. Ich kann das Bild nicht vergessen, wenn der alte Leibarzt Ehrenstöld, der ein Leben lang unter seinem König in der Fremde gekämpft, bei der Rückkehr in die Heimat krank und schiffbrüchig in Räuberhände gefallen, nur um die einzige Gnade bittet, die Klippen des Vaterlandes küssen zu dürfen, ehe die Kugel des Piraten ihn niederstreckt.

Wir hatten von dem Kampfe Deutschlands gesprochen, den Heidenstam mit Perioden der schwedischen Geschichte und seiner eigenen Dichtung verglich. „Im Charakter ist die Ähnlichkeit groß — aber auch im Schicksal, im Ausgang des ungleichen Kampfes. Nicht im Glück erprobt sich der Charakter; in der Zeit des Unglücks reißt das große Geschehen. Ich habe das Schicksal Deutschlands genau verfolgt — ich fühlte, daß die Stunde des Erwachens nahe war.“

Auf der anderen Seite des Vätternsees geht golden die Sonne unter. Drüben am anderen Ufer liegt Olschammar, wo Heidenstam auf dem Gutshof geboren ist, der vor langen Jahrhunderten der Heiligen Birgitta und den Follungern gehörte. Auf die Wälder von Östergötland senkt sich Nacht hernieder; drunten höre ich den Vättern leise an das Gestade schlagen. Gewiß, der Mann, der mich jetzt drei Tage lang durch das schwedische Mittelalter und bis in die deutsche Gegenwart führte, ist der Letzte Ritter. Doch nicht in dem Sinne, daß er in unsere

kennt, was man nicht versteht oder noch nicht gekannt
kennt. Wir freuen uns darüber, wie schnell es Euch in
Deutschland geglückt ist, die Ruhe und Ordnung wieder
herzustellen, und wir bewundern diese Disziplin."

Berner von Heidenstam sucht unter seinen Schriftstücken
eines heraus, das er vor mich auf den Tisch legt. Es ist
die Ehrenurkunde über die Verleihung der Goethe-
Medaille, unterzeichnet mit den markigen, dezimeter-
großen Buchstaben Hindenburgs. Die Medaille, die mit
dem Schreiben folgte, ist nicht aus Gold — wie viele
andere Auszeichnungen, die der Dichter bekommen hat —
war nicht begleitet von einem Goldstrom, wie etwa der
Nobelpreis. Doch ich weiß, daß Heidenstam die einfache
Medaille mit dem Bildnis Goethes — die er als ein-
ziger Schwede erhielt — besonders hoch schätzt. Er
zeigt auf den Namenszug Hindenburgs.

**„Die Kraftgestalt Hindenburg, der schon in seiner Person
Stärke und Sieg verkörpert, erinnert mich an manche
meiner Heldengestalten — der Kampf, den Deutschland
seit dem Weltkrieg führt, an meine Karoliner.“**

Von keinem Dichter, von keiner Kulturpersönlichkeit im
ganzen Norden hatte ich von Anfang an so viel Verständ-
nis für die Entwicklung in Deutschland erwartet, wie von
Berner von Heidenstam. Deutlich tauchen vor mir
während des Gesprächs all die unvergeßlichen Szenen aus
seinen historischen Werken auf: die 80jährige Gunnel, die
bei der Belagerung von Riga neben ihrem Enkel, dem
Trompeterjungen, in Männerkleidung mitleidig und
selbst schwer verwundet ihr totes Enkelkind zurückschleppt.
Der Soldat Bengt Gering, der in Sibiriens Schneef-
eldern mit einer Kosakenlanze im Leib sein Geschick ver-
flucht, sich aber schließlich auf den Musteten seiner Nach-
barn im Glied wieder in der Schlachtreihe vorwärts-
tragen läßt, während der Feldprobst dem Sterbenden ins
Ohr flüstert, daß sein letzter Wunsch in Erfüllung gehen
soll; das weiße Totenhemd. Ich weiß, daß weitläufig das
Schönste, was Heidenstam geschaffen hat, seine Ge-
dichte sind und ich empfinde als Nichtschwede die Tra-
gik eines Dichters, das nur einem kleinen Teil der
Menschheit zugänglich ist, fühle die Größe des Verlustes
für die Weltliteratur, daß gerade die schönsten Heiden-
stamschen Verse unübersehbar sind. Aber heute ist es
nicht der Dichter Heidenstam, der mich begeistert, sondern

der vaterländische, heroische Schriftsteller.

Gewiß klingt das Rauschen der schwedischen Wälder und
der Wogenschlagen des Vättern auch durch seine Prosawerke
hindurch, die doch — auch in der Übersetzung — in ihrer
Konzentration, im Fehlen jedes überflüssigen Wortes
und in der Verachtung alles Unehelichen monumental, ja
als edelster Ausdruck germanischen Denkens wirken.
Wer hat so wie Heidenstam die Heimatliebe be-
schrieben? Ihm, der schon als Jüngling, in die Fremde
zog und dort einen großen Teil seines Lebens zubrachte,
folgte doch immer die Sehnsucht, ein tragisches Heimweh
nach der nordischen Scholle. Ich kann das Bild nicht ver-
gessen, wenn der alte Leibtrabant Ehrenstöld, der ein
Leben lang unter seinem König in der Fremde gekämpft,
bei der Rückkehr in die Heimat krank und schiffbrüchig in
Räuberhände gefallen, nur um die einzige Gnade bittet,
die Klippen des Vaterlandes küssen zu dürfen, ehe die
Angel des Piraten ihn niederstreckt.

Wir hatten von dem Kampfe Deutschlands gesprochen,
den Heidenstam mit Perioden der schwedischen Geschichte
und seiner eigenen Dichtung verglich. „Im Charakter ist
die Ähnlichkeit groß — aber auch im Schicksal, im Aus-
gang des ungleichen Kampfes. Nicht im Glück erprobt sich
der Charakter; in der Zeit des Unglücks reißt das große
Geschehen. Ich habe das Schicksal Deutschlands genau
verfolgt — ich fühle, daß die Stunde des Erwachens
nahe war.“

Auf der anderen Seite des Vätternsees geht golden die
Sonne unter. Drüben am anderen Ufer liegt Ölscham-
mar, wo Heidenstam auf dem Gutshof geboren ist, der
vor langen Jahrhunderten der Heiligen Birgitta und den
Jostungern gehörte. Auf die Wälder von Östergötland
senkt sich Nacht hernieder; drunten höre ich den Vättern
leise an das Gestade schlagen. Gewiß, der Mann, der
mich jetzt drei Tage lang durch das schwedische Mittelalter
und bis in die deutsche Gegenwart führte, ist der letzte
Ritter. Doch nicht in dem Sinne, daß er in unsere
Zeit nicht hineinpaßte. Nein, er ist ein Ritter, ist Ari-
stokrat im besten Sinne des Wortes: ist ritterlich und
männlich, sagt ohne Furcht und Zagen seine Meinung,
wo andere aus Vorsicht schweigen. Wohl sehe ich im
Zwielicht des Sonnenuntergangs die Dichtergestalt wieder
in Helm und Harnisch — aber nicht mehr als Vertreter
einer vergangenen und vergessenen Zeit, sondern als
Führer einer neuen Epoche, als Kämpfer eines neuen
germanischen Rittertums . . .

Hamburger Nachrichten

Nr. 291

Werner von Heidenstam

ist Schwede. Er wurde am 6. Juli 1859 zu Ols-
hammar geboren. Er machte weite Reisen, bis in den
Orient, und legte die empfangenen Eindrücke in
einem Teil seiner Schöpfungen nieder. In der
schwedischen Literatur hat sich Heidenstam als Ver-
treter einer neuen Richtung eine führende Stellung
geschaffen. Schon seiner ersten Gedichtsammlung (1888)
war ein starker Erfolg beschieden, der sich dann von
Werk zu Werk steigerte. Den Reiseschilderungen
„Dom Sol di Lenda bis zum Bloßberg“, „Land-
schaften und Menschen“ folgte der Roman „Endh-
mion“, dem sich später „Hans Alienus“ anschloß,
ein Buch, das die Lebensfreude in klassisch grie-
chischem Sinne als Ideal hinstellt. Bald wandte er
sich nationalen Stoffen zu, und hier fand seine
Kunst ihre mächtigsten Wirkungen. In den Erzäh-
lungen „St. Georg, der Drachentöter“, „Der heili-
gen Brigitta Pilgerfahrt“, den Prosa-Dichtungen
„Die Schweden und ihre Häuptlinge“, „Schwedische
Geschichten“ wuchs er immer mehr mit der Heimat
zusammen. Des Dichters bedeutendstes Werk
„Karl XII. und seine Krieger“ ist ein National-
epos großen Stiles, in dem die Gestalt des schwe-
dischen Heldenkönigs mit ihrer ganzen Umwelt
lebendig geworden ist.

Heidenstam, der im Jahre 1916 mit dem Nobel-
Preis für Literatur ausgezeichnet wurde, ist der ein-
zige Schwede, der die deutsche Goethe-Medaille vom
Reichspräsidenten von Hindenburg verliehen bekom-
men hat. Es heißt, daß er diese Auszeichnung wegen
seiner Verehrung für den „alten Neden“, der sie ihm
gab, besonders schätze. Zurückgezogen, jedoch den
Weltereignissen nicht abgewandt, lebt der Dichter als
rührender Greis auf Dorabö am Vätternsee in Ostgöta-
land.

Ein Botschafter der Verständigung

Zum 80. Geburtstag des schwedischen Schriftstellers Verner Heidenstam

Am 6. Juli wird der Nestor der schwedischen Schriftsteller, Verner Heidenstam, den Hamburg im vergangenen Jahr mit dem Hendrik-Steffen-Preis auszeichnete, 80 Jahre alt. Einsam sitzt der Altmeister, dessen südländische Jugendsehnsucht bald in gefestigte nordische Ideale aufging, auf seinem Gut über den Wassern des Vättern-Sees. Harald Schiller, der für eine neue Weltanschauung kämpfende Schriftleiter am „Svdsvenska Dagbladet“, auch bei uns bekannt geworden durch seine Artikelserie mit dem Führer und anderen Reichsdeutschen, hat ihn besucht und berichtet nachfolgend seine Eindrücke, die wir in der Uebersetzung von Ilse Meyer-Lüne wiedergeben.

Der gewundene Weg geht durch dichten, fast erstickende Fichtenwald den Berg hinauf. Dann öffnet sich plötzlich vor uns das weite Land. Das weiße Haus beherrscht die Höhe. So einsam und freigelegt ist es, daß es scheinbar auch die Anhöhen im Hintergrunde beherrscht. Tief, tief unten schimmert das Wasser des Vättern wie länzendes Seidenbrokat im Nebel. „Dort ist das Land meiner Väter!“ in diese Worte pflert der Dichter auszubrechen und nach dem etwas konturlosen Dunkel jenseits des Silbernebels zu zeigen.

Stille und Feierlichkeit herrschen auch in den weißen hohen von Licht durchfluteten Zimmern, wo sich der schwedische Dichter der „Wallfahrten und Wanderjahre“ zur Ruhe gesetzt hat. Alles ist unverändert: Die langen Reihen der Bücherborte mit ihren Halbfranzbänden, der lange Bibliothekstisch mit der Tagesliteratur, die weißen Sessel. Aber nein! Ist es nicht ein Nachkomme des alten Klaus Klumpe, der seinen zottigen Kopf auf mein Knie legt? — das Haar seines Herren ist silbergrau geworden. Aber die Haltung ist noch immer karolinisch gerade, die stahlblauen Augen



Zeichnung: Hohl

Porträt des Dichters
Verner Heidenstam

lächeln ihr altes freundliches — halb ironisch spöttisches, halb freundlich humoristisches Lächeln unter den halb geschlossenen Augenlidern, und die leise verschleierte Stimme hat noch ihren alten Klang.

Der Literatur-Kritiker

Früher erörterte man gern Literatur in den hohen Lehnstühlen zwischen Wirt und Gästen. Jetzt liegt die Literatur irgendwie unterhalb des Horizonts. Bücher bedeuten doch so wenig in einer Zeit der gewaltigen Umwälzungen, wie wir sie heute erleben, wo Volk wider Volk ruft und Brüder wider Brüder, wo Reiche zerklüftet und neue geschaffen werden und der Geistessturm wilder wogt als das Meer in einem Orkan. Heidenstam hält mit seiner Meinung nicht hinter dem Berge, daß er unser heutiges schwedisches Schrifttum mit Pessimismus betrachtet; der Rückgang der Qualität und das Vordringen des Mittelmäßes läßt sich nicht leugnen.

Nein, jetzt stehen die politischen Fragen als erstes auf dem Programm. Mit unablässigem Interesse verfolgt Heidenstam das Spiel da draußen auf der Weltbühne. Laueheit hat ihm nie gelegen. Seine Ansichten hat er stets offen geäußert und vertreten. Es kann nicht Wunder nehmen, daß ihn als geborenen Heldenverehrer und Verfasser eines Werkes in dem Verfall. Mut und Tat etwas Primäres ist, das Sagenhafte in Adolf Hitlers Auftreten Sieg und Wert bereichert. Er hat das für Kraftvolle und warme Worte.

Eine Führerbotschaft

Aber der Führer selbst den Dichter Karls II. und seiner Krieger nicht nur durch seinen merkwürdigen Aufstieg, sondern auch durch die Botschaft, die er gebracht hat. Verner von Heidenstam ist ein über-

wenden

Der Nationalsozialist, voll Bewunderung für Hitlers Werk, seine Arbeit zur Errettung Deutschlands aus der Erniedrigung des Versailler Friedens, seine Wiederaufrichtung des Reiches.

Mit Schärfe wendet sich der Dichter gegen den Ton, der sich in der schwedischen Presse so häufig findet, wenn es sich um Hitler und das Deutsche Reich handelt. Er findet diesen Ton unwürdig und unpassend. Ueberlegenheit und Verachtung können auf die Dauer nur Schaden und die freundlich gereichte Hand unseres Brudervolkes im Süden sinken lassen. Wenn einige Vertreter der schwedischen Presse die Entwicklung Deutschlands nicht billigen, müssen sie doch bedenken, daß dies vor allem eine deutsche Angelegenheit ist, von einem mächtigen Volk unterstützt, das durch Rasse und

Erbe eng mit unserem schwedischen verbunden ist.

Auch Rudolf Heß, der Stellvertreter des Führers, ist hier in Dörralid bei Heidenstam zu Besuch gewesen. Sicherlich hat es keine größeren Meinungsverschiedenheiten gegeben in seinem Gespräch mit dem schwedischen Dichter hier in seinem Tusculum — „zwischen Himmel und Erde“, um mit Otto Ludwig zu reden.

Unsere Unterhaltung gleitet ins Private über. Eine Stunde später rollt unser Auto von dem Hofplatz. Aufrecht und einsam zeichnet sich die Silhouette des Dichters gegen den Sonnenuntergang ab. Ein einsamer Mann — und ein selbständiger Mann. Er paßt gut in diese kristallklare Luft, diese Einsamkeit, an jene gemahnend, die Nieksche einst in der Alpenlandschaft des Engadin umschwebte.

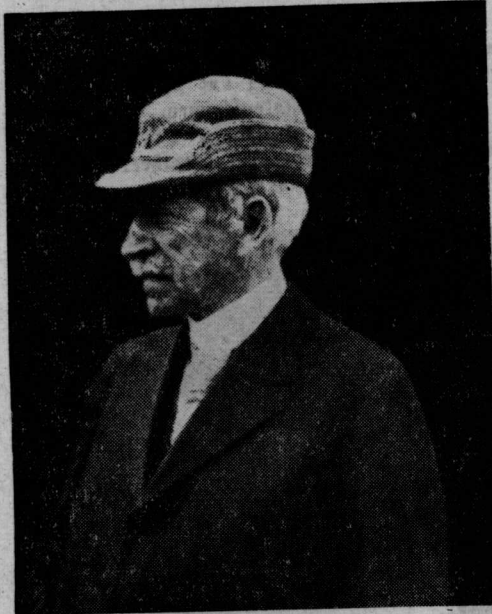
07412 - 0010 BEC

Datum 6. Juli 1939

Völkischer Beobachter (Berlin)

Nr. 187

Verner von Heidenstam zum 80. Geburtstag



Aufn.: Atlantic

Am heutigen 6. Juli begeht der Altmeister schwedischer Nationaldichtung, Verner von Heidenstam, seinen 80. Geburtstag. Heidenstam ist für das Kulturbewußtsein seines Landes der Bahnbrecher eines eigengeprägten nordischen Geistes, der sich im ausgehenden 18. Jahrhundert mit kämpferischer Entschiedenheit gegen den internationalen Naturalismus der damaligen Kunsttendenzen stellte und eine Renaissance — so hieß auch seine Kampfschrift — der völkischen und heroischen Werte der großen schwedischen Geschichte auch für die Dichtung forderte. Beispielgebend ging er selbst dieser nationalen Geisteserneuerung voran mit der Schaffung eines monumentalen Epenkreises aus der Vergangenheit seines Volkes: „Die Schweden und ihre Häuptlinge“, „Der Stamm der Folkuner“ und „Karl XII. und seine Krieger“.

In ihnen verherrlichte er den Sieg und die zeitlosen Sendung des Nordischen in der Welt und ließ aus der Darstellung der Helden- und Herrschergealten das germanische Epos von Führertum und Gefolgschaftstreue in großartiger Eindringlichkeit Vision werden. Damit schuf Heidenstam Werke, die, aus der Mitte des eigenen Volkes heraus geschaffen, doch zugleich über die Grenzen Schwedens hinaus größte Bedeutung haben, indem sie mit der Mahnung an die geschichtsbildenden Kräfte germanischer Art das gemeinnordische Bewußtsein wachrufen und stärken helfen. Darum hat im vergangenen Jahr die Hanfsische Universität den großen schwedischen Dichter auch mit dem repräsentativen Preis nordischer Kulturverbundenheit, dem Henrik-Steffens-Preis, ausgezeichnet. Und wie Heidenstam selbst sich immer aufs neue in freundschaftlicher Form zum Werden und Wesen des neuen Deutschland bekannt hat, grüßt Deutschland ihn heute zu seinem 80. Geburtstag in gleicher Freundschaft, Dankbarkeit und Verehrung.

P Herr von Heidenstam,
Königsberg

07412-0011 BEC

Datum 9. Juli 1939

Frankfurter Zeitung (Frankfurt a. M.)

Nr. 344

Dr. Goebbels an Verner von Heidenstam.

Berlin, 8. Juli. (DNB.) Der durch seine Darstellung schwedischer Geschichte und nordischer Helbengestalten auch in Deutschland bekanntgewordene schwedische Dichter Verner von Heidenstam beging am 6. Juli seinen achtzigsten Geburtstag. Reichsminister Dr. Goebbels übersandte ihm aus diesem Anlaß folgendes Telegramm: „Zu Ihrem achtzigsten Geburtstag übermittle ich Ihnen, dem dichterischen Gestalter nordischen Helbentums und nordischer Heimatliebe, meine herzlichsten Glückwünsche.“ Die Deutsch-Schwedische Vereinigung in Berlin veranstaltete zu Ehren des Dichters am gleichen Tage eine Feierstunde.

Schwedisch-Internationales Presse-Bureau (Stockholm)

WERNER VON HEIDENSTAM 80 JAHRE.

SCHWEDENS GROSSER DICHTER.

STOCKHOLM.....

Werner von Heidenstam, der als der grösste lebende schwedische Dichter und Schriftsteller bezeichnet wird, und dem 1916 der Nobelpreis für Literatur verliehen worden war, beging vor kurzem in seinem Heim Övralid am Wettersee seinen 80. Geburtstag.

Bei dieser Gelegenheit empfing er aus Schweden und aus dem Ausland eine grosse Anzahl von Glückwünschen, darunter auch vom König von Schweden und vom Kronprinzen. In Namen der Schwedischen Akademie überlieferte Dr. Sven Hedin eine geschriebene Adresse und verlieh dem Achtzigjährigen die goldene Medaille der Akademie, und ferner sandte die schwedische Rundfunkgesellschaft ein besonderes Geburtstagsprogramm zu Ehren des Dichters aus.

Während seiner jüngeren Jahre bereiste von Heidenstam grosse Teile von Europa und dem Orient und malte und zeichnete sowie dichtete auch. Endlich verlegte er sich auf letztere Kunst, in der er einen hohen Grad von Vollkommenheit erreichte. Seine bekanntesten Werke sind lyrische Erzählungen aus der schwedischen Geschichte, besonders "Karolinnerna" (in deutscher Uebersetzung "Karl der XII. und seine Krieger") worin der Werdegang Schwedens unter dem "Soldatenkönig" Karl XII, beschrieben wird. Dieses sowohl wie auch andere seiner Werke sind in fremde Sprachen übertragen worden.

Ein von der berühmten schwedischen Dichterin Selma Lagerlöf an Werner von Heidenstam zu seinem achtzigsten Geburtstag gesandtes Telegramm möge den Ausdruck der hohen Wertschätzung Schwedens für den Dichter und sein Werk wiedergeben: "Tegnér mag wahr gesprochen haben, als er Bellman den grössten Liederdichter nannte, den der Norden geboren hat. Aber das Recht als der hervorragendste Dichter der Schwedischen Literatur beehrt zu werden, gehört zweifellos Werner von Heidenstam, dem ritterlichen Auf-

WERNER VON HEIDENSTAM 80 JAHRE.

SCHWEDENS GROSSER DICHTER.

STOCKHOLM.....

Werner von Heidenstam, der als der grösste lebende schwedische Dichter und Schriftsteller bezeichnet wird, und dem 1916 der Nobelpreis für Literatur verliehen worden war, beging vor kurzem in seinem Heim Övralid am Wettersee seinen 80. Geburtstag.

Bei dieser Gelegenheit empfing er aus Schweden und aus dem Ausland eine grosse Anzahl von Glückwünschen, darunter auch vom König von Schweden und vom Kronprinzen. In Namen der Schwedischen Akademie überlieferte Dr. Sven Hedin eine geschriebene Adresse und verlieh dem Achtzigjährigen die goldene Medaille der Akademie, und ferner sandte die schwedische Rundfunkgesellschaft ein besonderes Geburtstagsprogramm zu Ehren des Dichters aus.

Während seiner jüngeren Jahre bereiste von Heidenstam grosse Teile von Europa und dem Orient und malte und zeichnete sowie dichtete auch. Endlich verlegte er sich auf letztere Kunst, in der er einen hohen Grad von Vollkommenheit erreichte. Seine bekanntesten Werke sind lyrische Erzählungen aus der schwedischen Geschichte, besonders "Karolinnerna" (in deutscher Uebersetzung "Karl der XII. und seine Krieger") worin der Werdegang Schwedens unter dem "Soldatenkönig" Karl XII, beschrieben wird. Dieses sowohl wie auch andere seiner Werke sind in fremde Sprachen übertragen worden.

Ein von der berühmten schwedischen Dichterin Selma Lagerlöf an Werner von Heidenstam zu seinem achtzigsten Geburtstag gesandtes Telegram möge den Ausdruck der hohen Wertschätzung Schwedens für den Dichter und sein Werk wiedergeben: "Tegnér mag wahr gesprochen haben, als er Bellman den grössten Liederdichter nannte, den der Norden geboren hat. Aber das Recht als der hervorragendste Dichter der Schwedischen Literatur beehrt zu werden, gehört zweifellos Werner von Heidenstam, dem ritterlichen Aufzeichner von alten Chroniken, dem schönheitssuchenden Minnesänger, dem be-

wendend!

13 Juli 1939

Datum

BEC

07412

Schwedisch-Internationales Presse-Bureau (Stockholm)

Nr.

zaubernden Kavalier, dem ädlen Schweden, der in glühender Liebe für die Heimat das herrliche Lied an sein Vaterland schuf".

Von Heidenstam ist seit vielen Jahren eines der achtzehn Mitglieder der Schwedischen Akademie.

07412-0013 REC

Datum 21. Mai 1940

Hamburger Tageblatt

Nr. 137

Verner von Heidenstam : gestorben

Ein Vorkämpfer des schwedischen Nationalismus

Im Alter von 81 Jahren ist der schwedische Nationaldichter Verner von Heidenstam, dessen Werk wir anlässlich seines 80. Geburtstages ausführlich würdigten, auf Döralid am Vätternsee in Vestgötland gestorben. Heidenstam war nicht nur der Abstammung nach, sondern auch geistig aufs engste mit Deutschland verbunden. Väterlicherseits war er deutschen Blutes. Seine Familie stammt aus Heide in Dithmarschen. Hindenburg verlieh ihm die Goethe-Medaille. Die Universität Heidelberg ernannte ihn anlässlich ihres Jubiläums im Jahre 1936 zum Ehrendoktor. Mit Hamburg ist er besonders dadurch verbunden, daß er im Oktober 1938 von der Hanseischen Universität den Henrich-Steffens-Preis erhielt.

Heidenstams großes Romanwerk „Karl XII und seine Krieger“ ist für Schweden zum National-epos geworden. Auf einer Reise nach dem Süden brach in ihm die Berufung zur Dichtung auf. Nach seiner Rückkehr sagte er dem Naturalismus und vor allem Strindberg den Kampf an. Heldentum und stolze Vaterlandsliebe predigte Heidenstam in seinen Werken, von denen viele in andere Sprachen übersetzt wurden, obwohl die Eigenart seiner Sprache durch die Uebersetzung viel verliert.

Heidenstam hat seit zwei Jahrzehnten geschwiegen. Er ließ seine Leier verklingen, als er die Höhe seines Wirkens gewonnen hatte.

Das Begräbnis Werner von Heidenstams.

□ Stockholm, 27. Mai. Am Sonntag wurde unter großer Anteilnahme ganz Schwedens der Dichter Werner von Heidenstam, der am Montag vergangener Woche gestorben ist, in Devalid am nördlichen Ufer des Vätterns, begraben. An der Beisetzung nahmen die Brüder des Königs, die Prinzen Carl und Wilhelm, teil, ferner Vertreter der schwedischen Akademie, an ihrer Spitze Per Hallström, Sven Hedin und Professor Frederik Bödt. Die Begleitung wurde durch Staatsrat Bagge vertreten. Bischof Tor Andrae leitete die Trauerfeier. Der Presseattaché der deutschen Gesandtschaft in Stockholm, Dr. Graßmann, legte im Namen des Stellvertreters des Führers, Rudolf Heß, einen großen Kranz nieder. Die gesamte schwedische Presse feiert in ausführlichen Berichten über die Beisetzungsfestlichkeiten noch einmal den Verstorbenen als den größten schwedischen Dichter, den die Nation seit Jahrhunderten gehabt habe.

Das Testament des Dichters, das in der schwedischen Presse große Beachtung findet, bestimmt, daß das Vermögen aus dem Besitz und den Einnahmen des literarischen Werkes und Nachlasses einer „Stiftung Devalid“ zufällt. Aufgabe dieser Stiftung, die von dem Landeshauptmann von Östergötland und zwei engen Freunden des Dichters verwaltet wird, ist es, bedürftigen Personen der „Neutralen Gemeinde“, einer schwedischen religiösen Gemeinschaft, der der Dichter angehörte, Unterstützungen zu gewähren und kulturelle und soziale Arbeiten dieser Gemeinde zu fördern. Ferner setzt das Testament Unterstützungen und Preise für Dichter und Gelehrte aus, für deren Werke sich der Dichter besonders interessiert hat. Schließlich soll das Gut des Dichters, wo er wohnte und begraben wurde, mit Mitteln der Stiftung unverändert erhalten bleiben.

07412 - 0015 BEC

Datum 27. Jan. 1944

Nachrichten für Außenhandel (Berlin)

Nr. 22 -

Verein. Staaten — Zur Reise der schwedischen Handelsdelegation

d. Stockholm — Aus New York wird berichtet, daß das Eintreffen der schwedischen Handelsdelegation in den Verein. Staaten in einer großen Anzahl von Zeitungen Aufmerksamkeit gefunden hat.

Einige Blätter haben Auslassungen des Leiters der Delegation, des Kammerherrn von Heidenstam, anlässlich eines Presseempfanges wiedergegeben. So wird darauf hingewiesen, daß Schweden bereit ist, mit den Verein. Staaten die Handelsbeziehungen nach dem Kriege zu diskutieren, und daß ferner Schweden bereits Pläne hat, die sich auf die Beteiligung am europäischen Wiederaufbau beziehen. Kammerherr von Heidenstam äußerte nach den Berichten auf dieser Pressebesprechung neben anderem, daß die schwedische Delegation Untersuchungen anzustellen beabsichtigt, welche Waren Schweden nach Beendigung des Krieges aus den Verein. Staaten billiger beziehen kann, die es gegenwärtig zu höheren Kosten selbst herstellt. Die Delegation sei weiter daran interessiert, zu untersuchen, welche Absatzmöglichkeiten auf dem amerikanischen Markt sich nach Kriegsende für schwedische Zellulose, Spezialstahl und Mineralerzeugnisse ergeben.

Die schwedische Delegation dürfte inzwischen nach Washington weitergereist sein, um dann eine Rundfahrt durch alle wichtigen amerikanischen und kanadischen Industriezentren vorzunehmen.

Duplikat

V. H. v. H.

17 g 42

Her Vms Stamm
R.
Datum: 16. Okt. 1944

07412 - 0016 BEC

Nachrichten für Außenhandel (Berlin)

Nr. 242

Verein. Staaten — Douglas stößt Flugzeuginteressen ab

d. Stockholm — Kammerherr von Heidenstamm, der zu Beginn dieses Jahres an der Spitze der schwedischen Handelsdelegation gestanden hatte, die eine längere Studienreise durch die Verein. Staaten und Canada durchgeführt hat, hielt dieser Tage in der Gotenburger Börsengesellschaft einen Vortrag, in welchem er eine Reihe interessanter Einzelheiten über den Stand der amerikanischen Flugzeugindustrie, ihre Kapazität usw. mitteilte. Herr von Heidenstamm betonte zunächst, daß der amerikanische Schiffbauer Kaiser nach Beendigung des Krieges, sobald der Bedarf an Tonnage für Kriegszwecke gedeckt ist, die Absicht hat, den Bau von Flugzeugen in großem Umfang aufzunehmen. Der Leiter der großen amerikanischen Flugzeugwerke Douglas ist nach Heidenstamm in bezug auf die Flugzeugproduktion nach Kriegsende ausgesprochen pessimistisch eingestellt und hat infolgedessen bereits vor längerer Zeit seinen gesamten Aktienbesitz in der amerikanischen Flugzeugindustrie verkauft. Der Grund für diesen Pessimismus liegt in der Berechnung, daß allein seine Fabriken in der Lage sein würden, den gesamten Bedarf der Welt an Flugzeugen nach Beendigung des Krieges selbst zu decken, daß es mit anderen Worten nicht nur in den Verein. Staaten, sondern auch in zahlreichen anderen Ländern viel zu viele Fabriken gibt, die sich mit der Herstellung von Flugzeugen befassen. Die Flugzeugproduktion muß nach Douglas infolgedessen nach Beendigung des Krieges ein schlechtes Geschäft werden.

Kaiser wurde, wie Heidenstamm weiter ausführte, sogar in den Verein. Staaten anfangs als Bluff angesehen. Inzwischen hat sich die Auffassung der öffentlichen Meinung jedoch entscheidend gewandelt. Vor dem Kriege verfügte Kaiser kaum über Kenntnisse für den Schiffbau, ungeachtet dessen ist es ihm gelungen, Fahrzeuge innerhalb kürzester Zeit zu montieren. Seine Werften sind nach Heidenstamm reine Zusammensetzungswerkstätten, in denen die fertigen Teile am laufenden Band zusammengefügt werden. Kaiser hat sich entschlossen, zur Flugzeugherstellung überzugehen.

815-1139291
✓